

RIVOLI (TURIN)

John McCracken

Castello di Rivoli / 22 février - 19 juin 2011

La longue et étroite nef du bâtiment de la Manica Lunga au Castello di Rivoli (147 m de longueur) se prête parfaitement à l'exercice de la rétrospective (commissaire : Andrea Bellini) pour l'Américain John McCracken (né en 1934), et ce en raison de la linéarité d'un parcours traité ici sur un mode à la fois chronologique et thématique.

Deux sculptures récentes en acier miroir, hauts totems de section triangulaire, ouvrent et ferment l'exposition, dont ils sont en quelque sorte l'alpha et l'oméga. La chronologie débute véritablement avec les premières œuvres du Californien, des tableaux de 1962 en grande partie inspirés de la peinture abstraite de Stuart Davis. On y discerne déjà quelques éléments pop géométriques, et surtout, comme le remarque Andrea Bellini, ils contiennent toute la gamme chromatique qui sera par la suite déclinée en sculpture. Le passage à la troisième dimension intervient vers 1965, en premier lieu avec des œuvres bicolores.

McCracken s'inspire du custom automobile, en déposant sur des formes de bois un grand nombre de couches de laque colorée. La structure disparaît, si bien que nous nous retrouvons face à un bloc de couleur pure qui, en raison de ses fameuses qualités *finish fetish* (l'obsession d'une finition parfaite), donne la sensation de ne pas avoir été élaboré par l'homme – le rapprochement avec l'étrange monolithe noir dans *2001 l'Odyssée de l'espace* (1968) de Stanley Kubrick est bien connu.

Cette dimension mystérieuse se retrouve dans le vocabulaire proto-architectural dont s'inspire parfois l'artiste : pyramides, obélisques, menhirs et dolmens (stylisés ici en une porte surmontée d'un linteau)... L'œuvre se concentre par la suite essentiellement sur des formes simples – cubes, parallélépipèdes – disposées sur des socles (cet aspect dissocie notamment McCracken des minimalistes new-yorkais), posées au sol ou encore appuyées contre un mur. Ainsi des *Plank* (planches) qui, quand bien même l'artiste déclare ne jamais avoir subi l'influence du monde du surf, évoquent furieusement des longboards dressés contre les cabines de bain de Malibu.

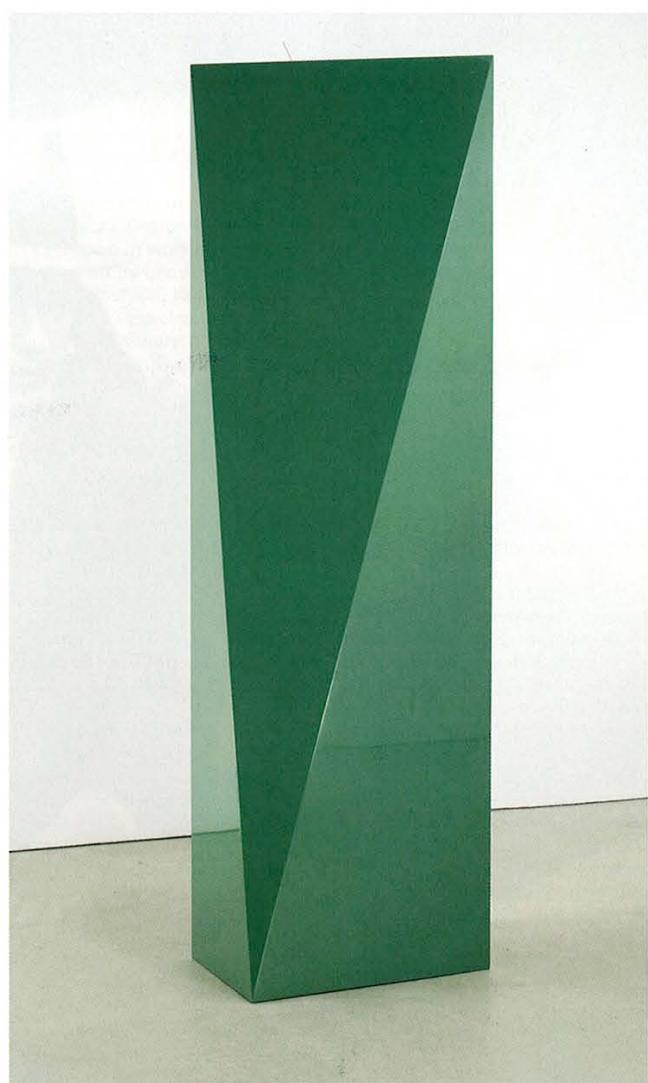
Si ces principes guident l'artiste tout au long de sa carrière, on constate tout de même quelques évolutions et digressions : les sculptures, aux pans volontiers coupés, en deviennent polygonaux (elles rappellent le rocher de la *Mélancolie* de Dürer) ; la couleur

pure cède parfois la place à des moirures qui ne sont pas sans évoquer les paysages de la peinture ancienne chinoise. Enfin, la série des *Mandala Paintings*, au début des années 1970, constitue un retour au tableau et révèle le mysticisme de l'artiste. McCracken est un minimalist dissident car ses œuvres ne se cantonnent pas à cette agaçante monosémie (*what you see is what you see*) chère aux New-Yorkais Judd et Stella. Elles sont tout à la fois des stèles, des tombeaux, des vaisseaux spatiaux (l'artiste est passionné d'ufologie). Elles laissent la porte ouverte à l'imaginaire du spectateur.

Richard Leydier

The long, narrow nave of the Manica Lunga building at the Castello di Rivoli (147 meters end to end) makes a perfect setting for this retrospective of the work of John McCracken (born 1934) curated by Andrea Bellini. It images the linear quality of the American artist's career as revealed by this chronological and thematic treatment. Two recent sculptures in reflective steel, two tall totems with a triangular section, open and close this show, a bit like its alpha and omega. The chronological sequence proper begins with the Californian's first works, the paintings from 1962, which were to a large extent inspired by the abstract work of Stuart Davis. A few bits of geometric Pop can be made out, too. Above all, as Bellini points out, these works contain the full chromatic range that is later explored in the sculpture. McCracken started working in three dimensions in around 1965, initially with bicolor works. His technique of applying thick coats of lacquer to wooden boards was inspired by car painting.

This causes the structure to disappear, leaving what appears to be a block of pure color with a perfection (the famous "finish fetish") that seemingly transcends human capacities. It is well known that McCracken's work has been compared to the strange black monolith that appears in Kubrick's 2001 A Space Odyssey (1968). This mysterious dimension is also found in the proto-architectural lexicon that McCracken sometimes uses—pyramids, obelisks, menhirs and dolmens (stylized here as a door surmounted by a lintel). The more recent work concentrates on simple forms—cubes, parallelepipeds—arranged on plinths (dis-



« Minnesota ». 1989.
Résine polyester, fibre de verre,
contreplaqué. 244 x 69 x 43 cm.
Court. de l'artiste
et David Zwirner, New York
Polyester resin, fiberglass and plywood

tinguishing McCracken from the New York Minimalists), placed on the floor or leaning against the wall. The *Planks* irresistibly bring to mind the surfboards lined up against the bathing huts at Malibu beach, although the artist claims not to have been influenced by that world. While the principles guiding McCracken's career have been fairly constant, we can nevertheless observe one or two developments or digressions: the sculptures often

have their corners cut, making them into polygons (one thinks of the rock in Dürer's *Melencolia*). Pure color sometimes yields to a moiré effect reminiscent of old Chinese landscape painting. Finally, the *Mandala Paintings* of the early 1970s mark a return to painting and reveal the artist's mystic side.

McCracken is a dissident Minimalist in that his works happily stray from the irritating "what you see is what you see" monosemy of the New Yorkers Judd and Stella. They are at once stelae, tombs, and spacecraft (McCracken is a UFO nut). They leave the door open to the beholder's imagination.

Richard Leydier
Translation, C. Penwarden